

nuyèrent bientôt de la monotone et incompréhensible éloquence de Bousseau ; peu à peu, la salle se prêchait pour les murailles. Il s'en aperçut enfin ; un violent dépit se peignit dans ses traits.

“ Stupides cultivateurs ! s'écria-t-il en descendant de son piédestal ; j'avais trop présumé de votre intelligence. La Convention nationale est moins coupable que je ne croyais : contre vous, la persuasion ne fait rien ; il faut le glaive. ”

Tout en parlant, il avait machinalement descendu l'escalier et passé le seuil de la poterne, restée ouverte. En levant la tête, il aperçut le ciel et la campagne.

“ Que vois-je ! dit-il en style académique ; en croirai-je mes yeux ! libre ! à l'abri désormais des chaînes et des géoliers !... le destin protège visiblement la république. ”

Le docteur sortit en toute hâte de la ville et prit, à travers champs, le chemin de Châlonne. Sur le sommet de la première côte, il se retourna afin de lancer quelque nouvel anathème à l'insurrection. Une flamme vive, éclatante, brillait sur la place de Saint-Florent ; c'étaient les meubles et papiers du district, dont les Vendéens faisaient un *Auto-da-fé*. D'autres que le docteur aperçurent sans doute cet incendie ; tout le long de la route, les collines s'illuminaient ; la campagne semblait enveloppée d'un vaste réseau de feux.

“ Qu'est-ce que cela ? ” se demandait le docteur.

Cela ? — c'était une matérielle image de la Vendée ; il ne fallait qu'une étincelle pour embraser ces héroïques et valeureuses campagnes ; l'étincelle avait jailli au premier choc ; Dieu et le Roi ! le gant était jeté.

PAUL FÉVAL.

(A continuer.)

## JOURNAL HISTORIQUE.

### La destruction des Hurons.

A l'occasion d'une découverte faite dans l'Isle St. Joseph,

AUJOURD'HUI CHARITY'S ISLAND.

[Suite.]

Une troupe nombreuse d'Iroquois s'établit alors comme en permanence, au milieu du pays des Hurons. Le premier grand coup qu'elle porta, fut contre le village de *Teanoustyae*, autrement de *St. Joseph*, qui contenait plus de 400 familles. Son Missionnaire, le P. Antoine Daniel, en vrai Pasteur qui livre sa vie pour son troupeau, s'avança généreusement au devant

de l'ennemi afin de ralentir sa marche, et de laisser à ses néophytes, sur lesquels il venait de faire descendre du ciel une dernière bénédiction, le temps nécessaire pour s'échapper. Cependant 700 d'entre eux périrent avec leur Pasteur dans le sac de ce village. [1]

L'état de détresse des Hurons, inspirait au centre de la colonie du Canada, de bien justes sujets d'inquiétude pour les 40 Français qui vivaient parmi eux. M. D'Aillebout, gouverneur alors de la province, se hâta de faire partir quelques soldats arrivés récemment de France, pour les protéger. Mais pendant que cette poignée d'hommes mettait en état de défense la mission de *St. Marie*, une armée de 1000 Iroquois vint détruire de fond en comble, deux des plus belles bourgades des Hurons, celle de *St. Ignace* et celle de *St. Louis*. Leurs fortes palissades de 15 pieds de haut, et le fossé naturel qui les défendait, ne purent pas les défendre. Les Pères de Brebeuf et Gabriel Lalemant, chargés de ces chrétiens ferventes, ne virent jamais les abandonner à l'heure du danger, et trouvèrent au milieu d'elles une mort glorieuse, mais dans les plus horribles supplices. C'était au mois de mars 1649.

La mission de *St. Marie*, où était depuis près de 10 ans l'habitation ordinaire des Français, et le centre de leurs opérations, se trouvait voisine du lieu du désastre, et on pouvait delà apercevoir les flammes de l'incendie de *St. Louis*. On y apprit bientôt que les vainqueurs, enivrés de leur triomphe, voulaient pousser jusque là, leur œuvre de sang et de destruction. Ils se promettaient même d'y trouver une victoire bien plus glorieuse que les autres, puisqu'ils la remporteraient sur des Français : mais le 19 de mars, jour de la Fête de *St. Joseph*, une terreur panique s'empara d'eux tout à coup, et ils ne songèrent qu'à s'éloigner précipitamment.

Le désordre et le découragement se répandirent bientôt, comme un nouveau fléau, au milieu des Hurons, et en paralysant leurs forces, préparèrent leur ruine totale. Ce qu'il y eut de consolant pour la religion, c'est que ces jours d'infortune et de sanglante mémoire, furent des jours de triomphe pour la Foi. A l'école du malheur l'homme devient souvent sage. Ce fut pour les Hurons comme un rayon de lumière. Ils sollicitèrent en très-grand nombre le bienfait du baptême, et ils reconnaissaient dans les épreuves de l'adversité, le châtiement qu'avait mérité leur coupable et longue résistance à la grâce. Dans leur résignation toute chrétienne, ils montrèrent un courage et une énergie de caractère, qui seront plus encore que tous leurs

exploits guerriers, leur plus beau titre de gloire.

Quinze grands villages, qui ne se croyaient pas assez à l'abri des insultes de l'Iroquois revenus dans le pays peu de temps après, furent alors abandonnés. Les infortunés fugitifs partirent dans toutes les directions, après avoir mis eux-mêmes le feu à leurs habitations, pour qu'elles ne pussent pas servir de retraite à leurs ennemis.

La Mission de *St. Marie* n'était plus protégée par les autres villages, qui formaient autour d'elle comme une barrière puissante, se vit exposée à découvrir aux premières attaques des Iroquois. Presque seule debout sur ce sol désolé, elle était devenue le lieu de refuge d'un très-grand nombre de chrétiens ou de ceux qui voulaient le devenir, et qui cherchaient dans les consolations de la Foi un remède à leurs profondes douleurs.

Aux terreurs de la guerre, se joignit bientôt la famine la plus horrible qu'on eût vue depuis 50 ans : “ S'il plait à Dieu, ” écrivait alors un Missionnaire, d'augmenter la Foi de ses peuples en multipliant les croix et les nôtres, nous les embrasserons avec joie, et nous lui disons sur la montagne de Calvaire, d'ausser si bon cœur que s'il nous eût transportés sur le Thabor : *Bonum est nos hic esse : Nous sommes bien ici*. Ainsi notre désolation nous console. ”

La misère croissant toujours, il fallait penser à trouver une retraite plus sûre pour y réunir les résicés dispersés de cette nation malheureuse. Les Missionnaires avaient déjà jeté les yeux sur l'île d'*Ekantoton* située 60 lieues plus loin dans le Lac Huron, et où l'on avait commencé une Mission depuis un an. Sa position très éloignée des Iroquois, semblait l'isoler du danger. Son abord était facile, et elle était assez rapprochée du chemin qui conduisait chez les Français. Mais les Chefs Hurons, après une mûre délibération ne purent consentir à s'éloigner ainsi de leur patrie, comme s'ils eussent conservé l'espérance d'y rentrer un jour : tant le pays natal et le sol où reposent les cendres des ayeux ont de charme même pour des Sauvages ! Dix d'entre eux vinrent trouver les Missionnaires pour les dissuader de leur projet. Ils voulaient les entraîner dans l'île *St. Joseph*, et y former un grand village. “ Ne nous abandonnez pas dans notre malheur, leur disaient-ils ; si jamais vous avez pris les intérêts des Hurons, voici le moment de montrer votre affection. Si vous ne venez pas avec nous, nous périrons ! Prenez pitié de tant de veuves, d'enfants, d'infirmes. Nous embrasserons tous la prière, et vous trouverez en nous des disciples dociles. ” Ils parlèrent pen-

(1) Le 4 juillet 1648.